

On se trompe sur l'entourage. On croit qu'il regarde, qu'il analyse, qu'il comprend. La plupart du temps, non. Il ne voit pas. Pas parce qu'il est idiot ou faible, mais parce qu'il est là, dedans. À deux mètres. Trop près. Et surtout : parce que tout tient encore. Le critère de l'entourage n'est pas : « Est-ce qu'il souffre ? » Le critère, c'est : « Est-ce que la machine tourne encore ? »

Tant qu'elle tourne, on continue. On s'arrange. On ajuste. On met la poussière sous le tapis. On appelle ça « fatigue », « stress », « sale période ». Et surtout, on s'accroche à ce qui rassure : il est encore debout.

Le dîner

Ils étaient à table avec les voisins. Un dîner normal. Assiettes, verres, conversation qui flotte entre deux sujets inutiles. Le petit chien était vautré au pied de la table, museau sur les pattes, yeux fixes sur lui. Le chiot avait été acheté comme une énième tentative de normalisation — une preuve vivante pour montrer que la famille tourne rond. Mais l'animal sait déjà. Il refuse les tours de quartier, tire sur la laisse pour rentrer, fuit les silences qui mentent.

Lui faisait ce qu'il savait faire : sourire au bon moment. Tenir la machine. Le chien le fixe. Il se souvient du parc public, l'été dernier. Il avait pris un Pink Panther à 16 h. Il s'était mis à courir, le chien derrière lui, sautant par-dessus les gens comme un parcours d'obstacles — pique-niques, livres, siestes dans l'herbe. Les gens riaient, prenaient ça pour un jeu inoffensif. Le chien courait, et pour la première fois — la dernière — ils avaient communiqué. Ses yeux disaient un espoir minuscule : peut-être que lui aussi pouvait rire. Ce n'était pas un jeu. Le chien le savait.

Sous la table, son pouce effleure l'écran. Il envoie un SMS. La réponse du dealer tombe, brutale : « OK ».

Alors, sans un mot, sans une excuse, il se lève. Il ne regarde personne. Il repousse simplement sa chaise. Le bruit des pieds sur le parquet est le seul signal de son départ. Il traverse le grand salon — une pièce vaste qu'il semble soudain ne plus reconnaître — et s'enfonce dans le couloir vers l'entrée. Les voisins s'immobilisent, la fourchette à mi-chemin. Un silence de mort s'installe.

Sa femme ne laisse pas le vide s'installer. Elle ne tourne même pas la tête vers lui. Elle capte le regard des voisins et, d'une voix parfaitement lisse, elle se met à parler de leur nouvel appartement. Mais lui n'entend déjà plus rien. Il est déjà dehors.

Le logement a été entièrement refait. Pas un centimètre carré n'est d'origine. L'ancienne cuisine est aujourd'hui une salle de bains avec douche marocaine. L'ex-chambre abrite la nouvelle cuisine équipée. Dressing intégré. Ameublement sur mesure. Une décoratrice

remarquable dont elle promet de communiquer les coordonnées. Les voisins opinent. Elle sait qu'ils n'en ont pas les moyens. Ce n'est pas de la vantardise. C'est une digue : tant qu'on parle des murs, le couple tient encore.

Dans la chambre, le chien s'est roulé en boule, dos à la porte. Il attend que ça cesse, d'une manière ou d'une autre.

La nuit

Il prend son scooter. L'engin lourd et puissant vrombit dans la nuit parisienne. Un moment d'absence, il tape un muret sur le côté droit. Carrosserie abîmée, peinture éraflée nette. Il ne s'arrête pas. Tout doit continuer.

Rendez-vous près de l'Avenue Kléber. Se fondre parmi les costards afterwork, attendre le dealer. Il arrive avec près de 2 heures de retard. Le manque le rend poli, presque souriant malgré l'épuisement. Il n'y a qu'un impératif : rentrer avant 5 h du matin. Avant que les oiseaux ne chantent. À 5 h, elle dort encore. À 5 h, tout est encore possible.

Le bureau

Il rentre, se douche, se rase. Le café est noir, brûlant. La chemise est parfaitement repassée, le costume bien taillé. Il part pour le bureau.

Dans les chiottes, juste avant la réunion, ça remonte. Wimbledon, 1995 ou 1996 — il ne sait plus très bien pourquoi ce souvenir surgit maintenant. Un type crie : « Steffi, will you marry me ? ». Elle fait rebondir la balle entre le sol et sa main. Un rebond. Dix. Le bruit sec, régulier. Elle laisse les rires retomber. Et seulement là, elle sert : « How much money do you have ? ». Un ace dans la foule. Steffi ne peut pas se contenter de gagner sur le court.

Il a compris que la performance doit être partout. Dominer sur le court ne suffit pas. Il ouvre le petit flacon. Visine. Deux gouttes dans chaque œil. Il attend que le rouge recule. Que le regard redevienne utilisable. Il se regarde une seconde comme on vérifie une chemise. Dans son corps certains produits commencent à faire effet, d'autres à manquer. Il inspire 4 fois, il souffle 6 fois. Puis il sort.

Il sait qu'il y aura un PowerPoint dans la grande salle de réunion. Il sait que tout sera net, carré, digital. Il sait que personne n'aura à avoir des feuilles qui tremblent entre ses mains. Il est « opérationnel ».

La réunion

La salle est vitrée. La table est longue. Les bouteilles d'eau sont alignées, étiquettes tournées dans le même sens. Les ordinateurs s'ouvrent en même temps. Les écrans s'allument, et le monde devient propre.

Il s'assoit à la place qu'on lui a laissée, pas tout à fait centrale. Il sort son téléphone, le pose face contre table. Il croise les mains pour qu'on ne voie pas trop. Personne ne regarde vraiment ses mains.

Le premier slide arrive. Des colonnes. Des courbes. Des mots en anglais. Tout est calibré. Dans ce cadre-là, la vie n'existe pas. Il y a des objectifs, des échéances, des "risks". On peut parler de tout à condition que ça tienne dans une case.

Quelqu'un fait une blague. Rires courts, réglés. Il rit aussi, au bon moment. Il connaît la chorégraphie.

Son corps, lui, fait autre chose. Un pic. Puis un creux. Il sent une accélération dans la poitrine, et une fatigue épaisse qui colle derrière les yeux. Il baisse la tête une seconde, comme s'il lisait. Il remonte. Sourire. Présence.

On lui pose une question. Une question simple, en apparence, mais qui demande d'enchaîner sans hésiter. Il répond. Sa voix sort nette. Il choisit des mots qui sonnent. Des mots qui s'adaptent parfaitement à une autre réunion avec d'autres chiffres. Il fait une dernière phrase qui termine bien. La tête de celui d'en face acquiesce : "OK". Personne ne demande comment il va.

Il voit pourtant qu'ils perçoivent quelque chose. Un regard qui revient deux fois. Une micro seconde de retard quand il répond. Un clignement trop rapide. Mais c'est justement ça : ils perçoivent, et ils rangent. Ils mettent l'anomalie dans un tiroir non urgent.

Dans la pièce, chacun a ses raisons de ne pas voir. Voir obligerait à intervenir. Intervenir obligerait à assumer. Assumer obligerait à déranger l'agenda. Et déranger l'agenda, c'est s'exposer. Alors on reste dans l'ordre.

Le PowerPoint avance. Il avance comme une machine. Il y a une satisfaction à ça : la diapositive suivante arrive quoi qu'il arrive. Même si quelqu'un tremble. Même si quelqu'un ment. Même si quelqu'un s'effondre en dedans. La slide suivante arrive.

Il se surprend à penser au chien. Au museau posé sur les pattes. Aux yeux fixes. Un animal qui n'a pas d'agenda. Pas de présentation. Pas de "ça va". Un animal qui sait.

Il revient à la salle. Une nouvelle question. Il répond encore. Il est efficace. Il est "pro". Il donne l'impression d'être solide. On aime ça. On aime les gens solides. Les gens solides permettent aux autres de rester tranquilles.

Quelqu'un conclut : "Bon, on est alignés." La formule tombe comme une fermeture éclair.

Les chaises reculent. On replie des câbles. On boit une gorgée d'eau. On range des stylos. On se félicite à voix basse. On se serre la main sans la serrer vraiment.

Dans le couloir, un collègue lui dit : "Tu tiens le coup ?" Sur le ton de la plaisanterie, donc sans risque. Il répond : "Oui, t'inquiète." Sur le même ton. Donc sans risque.

Il sait qu'il vient de passer le test. Pas celui du fond. Celui de la forme. Celui qui compte.

Après, il retourne dans son bureau. 20 gorgées de la bouteille d'Absolut planquée au fond du tiroir qui ferme à clef. Direct au cerveau, égalisation nerveuse. Des mails. Des notifications. Des demandes courtes, des réponses courtes. Il répond vite, comme on le colmate. Il sait exactement comment donner le bon signal : "vu", "ok", "je m'en occupe". Personne ne lit vraiment. Tout le monde veut juste que ça circule.

Bali

Il descend encore la Clim, et il repense à ce qu'elle lui a dit il y a quelques jours : « Cet été, on DOIT aller à Bali. » Il ouvre un onglet privé, il tape le mot.

L'écran s'illumine d'un vert indécent. Il défile les images. C'est une succession déprimante de terraced rice paddies qui se ressemblent toutes, de temples quasiment identiques avec leurs toits de fibre noire superposés. « Terraced rice paddies », répétait-elle. Lui, il avait entendu « paddles ». Il s'était imaginé des milliers de cuillères à riz géantes plantées dans la montagne. Il regarde les photos de grottes à chauve-souris. Le guide sourit, mais lui, croit déjà sentir l'odeur. Cette puanteur de fientes accumulées sur le sol depuis des siècles, une vapeur d'ammoniac épaisse, organique, qui vous prend à la gorge. Il imagine la scène : lui, debout dans l'humidité poisseuse, avec l'envie de gerber qui remonte.

Il pense aux bouteilles d'Évian de 1,5 litre. Il devra en mettre deux dans le bagage en soute, remplies de rhum à 50°. En espérant que ça passe. Pour lui, c'est sa seule assurance vie. À part quelques boîtes de Xanax, il n'aura rien. Bali sera une prison magnifique où chaque pas est calculé. Il ferme l'onglet brusquement.

À midi il ne mange pas. Il boit de l'eau, trop vite. Il sent qu'il lui manque quelque chose et qu'en même temps il a déjà trop pris. C'est une balance impossible : trop d'un côté, pas assez de l'autre.

L'autoroute

Sa femme appelle. Elle ne demande pas comment il va. Elle annonce.

“Tu peux aller chercher X à l’aéroport ?”

Elle dit le prénom comme si c’était évident. Comme si c’était une course normale. Comme si ce service avait la même valeur qu’un pain acheté en rentrant.

Il répond oui tout de suite. Parce que dire non, ce serait ouvrir une brèche. Dire non, ce serait faire entrer une question. Et les questions, ça arrête la machine.

En fin d’après-midi, il descend au parking. Il marche droit. Il fait semblant d’être pressé, comme tout le monde. Dans l’ascenseur, il regarde le reflet de son visage dans l’inox. Il a l’air normal. Il a l’air d’un homme qui va chercher quelqu’un à l’aéroport.

Dans le SUV, il s’assoit haut, comme dans une cabine. Il règle le siège. Il règle les rétros. Il règle la radio. Il remet de l’ordre, par petits gestes. Il met une adresse dans le GPS. Une ligne bleue apparaît. Le monde redevient un trajet.

Quand il s’engage sur l’autoroute, il se dit que ça va passer. Comme d’habitude.

Sur la bretelle, il sent d’abord un léger décalage. Pas une douleur, pas un vertige franc : un retard entre ce qu’il voit et ce qu’il comprend. Il augmente le volume de la radio, puis le baisse aussitôt. Le son l’agresse.

Il vérifie une fois le GPS, comme si l’itinéraire pouvait bouger. Il vérifie l’heure. Il calcule l’arrivée. Il calcule le retard admissible. Il calcule tout sauf l’état dans lequel il est.

Il avale sa salive. Sa langue est sèche. Il se dit qu’il faut juste tenir jusqu’au parking de l’aéroport, puis jusqu’au retour. Un aller simple dans sa tête. Les étapes, une à une. Ne pas penser au reste.

Il se surprend à cligner trop souvent. Les paupières collent. Il ouvre la vitre pour l’air froid, comme une giflle. Pendant une seconde, il se dit : je pourrais sortir à la prochaine. Puis il reste. La voie rapide ne pardonne pas l’hésitation.

Il a empilé des produits. Pour calmer. Pour tenir. Pour accélérer. Il ne fait plus la différence entre « se préparer » et « se réparer ».

Au bout de quelques kilomètres, quelque chose change. D’abord les panneaux : les lettres bavent légèrement. Ensuite les lignes blanches : elles se dédoublent, très finement, comme un défaut de mise au point. Les phares des autres voitures laissent une traîne. Il

cligne des yeux. Ça ne revient pas. La route devient deux routes. Deux axes parallèles. Il ferme un œil pour que l'autoroute redevienne une.

Il continue comme ça. Un œil fermé. L'autre tendu. Il serre le volant un peu plus fort, comme si la pression dans la main pouvait remettre le monde en face. Il roule vite, surtout pour que ça se termine. Il roule vite au-dessus de toute limitation, au-dessus des autres, au-dessus de lui même. Il roule comme on fuit. Il sent le micro-sommeil avant de le comprendre : une coupure minuscule, un blanc. Sa tête bascule légèrement.

Quand il revient, le SUV a déjà dérivé à grande vitesse. Un contact sec sur l'arrière gauche d'une voiture. Un choc bref. La voiture de devant bouge à peine. La sienne part en travers et immédiatement en tonneaux.

Le SUV se soulève. Il décolle.

Il sait que c'était inévitable — probablement nécessaire.